

voines et nos artères, notre corps est déjà sans mouvement et sans vie !!! L'attachement à notre foi, le respect pour notre sainte Religion, la fidélité à en accomplir les pratiques et les devoirs, c'est le ciment c'est la sève, c'est l'air et le sang nécessaires à l'existence de la petite Société Canadienne !!! Vous êtes et vous formez vous-même cette société canadienne; voulez-vous qu'elle subsiste et qu'elle dure? Soyez fermement et sincèrement catholiques; et rien ne saurait vous empêcher d'être toujours ce que vous êtes aujourd'hui, et ce que vous devez être par la suite, avec la marche et le progrès du temps !!! Soyez sincèrement catholiques! et s'il le faut, vous renouvellerez, en Amérique, le spectacle qui depuis des siècles surprend, étonne et attendrit tous les cœurs sensibles et généreux de l'Europe, celui d'un pauvre et petit peuple en lutte avec une des puissances les plus riches et les plus colossales qui ait jamais existé dans le monde, et qui a néanmoins plus d'une fois reculé devant la faible victime de son oppression; témoins les faits et les événements du jour! Et l'Irlande, malgré tout, est encore là debout, parmi les nations, parce qu'elle est, et qu'elle a toujours été fermement catholique!

Les descendants d'Abraham, malgré le dur esclavage et la longue captivité d'Egypte et de Babylone; parce qu'ils avaient mis en Dieu leur espérance; parce que sur les bords du Nil comme sur les bords de l'Euphrate, ils avaient au cœur et à la bouche une hymne de foi et de prière; parce qu'ils étaient fidèles au culte religieux-national, qui était comme le vôtre le seul vrai culte religieux; parce que le souvenir et l'amour pur et vrai de la patrie absorbaient toutes leurs pensées et leurs affections; parce que plus d'une fois, ils surent tenir et porter ensemble l'épée et la truelle, dans leur empressement à défendre la patrie, et à relever leur temple et leurs autels, ainsi que les murs de leur ville renversés, ils survécurent ces descendants d'Abraham, à de bien grands malheurs et à de bien rudes épreuves; et ils ne perdirent leur rang, parmi les peuples de la terre, que quand ils eurent consommé leur apostasie religieuse, en méprisant la grâce de salut qu'était venu leur offrir le Souverain Réparateur de tous les maux de leur nation, aussi bien que de l'humanité toute entière.

Méditez, M. C. F., sur l'histoire et le sort de ces deux peuples, qui ont été l'un et l'autre enfermés dans le sein de l'Eglise de Dieu, quoique sous une loi différente et à des époques séparées par des siècles! Et instruits, par leur exemple, des destinées différentes que se prépare une nation, selon qu'elle remplit bien ou mal ses devoirs envers le Souverain Arbitre de l'Univers: prenez aujourd'hui une résolution inébranlable de servir toujours Dieu, avec une grande fidélité, pour assurer votre salut et celui de votre patrie.

Une erreur assez commune, c'est de croire qu'un peuple n'est grand; que sa condition sur la terre n'est belle et ne peut être durable, et qu'il n'y a pour ce peuple bonheur et salut, qu'autant qu'il jouit des avantages d'une richesse et d'une industrie luxueuses. Mais attendez encore quelque temps pour laisser vieillir le monde un peu plus. L'histoire, pour réfuter cette erreur, dira ce que sont devenues, devant le souffle de la colère divine, ces nations à demi matérialisées auxquelles une prospérité et une gloire éphémères semblaient faire croire que l'or, le plaisir et l'honneur fussent les seules vraies divinités. Si elles ne renoncent au culte de la matière pour revenir humblement se prosterner devant Dieu, et lui rendre le seul culte qui lui soit agréable, celui de l'abnéga-

tion et de la croix, elles passeront pour aller s'ensevelir sous la poussière des viles idoles de leurs sens, et sous les débris et les ruines de leurs splendides demeures et de leurs vastes monuments nationaux. Et le voyageur ira, peut-être dans les âges à venir, chercher, sur l'emplacement de quelques-unes des somptueuses et fières cités de nos jours, des souvenirs historiques, comme il en demande aujourd'hui aux couches de la terre, aux bruyères et aux herbes sauvages qui dérobent aux regards les restes des orgueilleuses Ninive et Babylone.

Un siècle, quelques siècles de prospérité et de grandeur temporelle dans la vie ou la durée d'un peuple, c'est comme ces quelques jours de jouissance et de bonheur qu'a goûtés un homme qui ne s'était point mis en peine de se rendre digne de sa bonne fortune, et sur lequel est tombé soudain un coup de la justice divine, qui l'a frappé et anéanti, pendant qu'il se confiait en lui-même, et qu'il excitait l'envie et l'admiration. A côté de cet homme qui ne vivait que pour jouir de la terre et de ses plaisirs, était un juste d'une honnête médiocrité, à la vertu duquel personne n'applaudissait et ne faisait attention. Cependant, ni son nom ni sa postérité n'ont péri. Tel un peuple fidèle à Dieu, quelque petit qu'il paraisse, ballotté peut-être par les révolutions des temps, et forcé, par la Providence, à plier quelquefois sa tente pour émigrer et changer sa demeure, afin qu'il n'oublie point qu'il est étranger sur la terre, ne saurait périr; il suragira à tous les événements, ou ne disparaîtra ici-bas, que pour aller se confondre avec les nations nombreuses, qui composent le peuple des Elus dans le Ciel.

Soyez donc toujours fidèles à Dieu! soyez toujours catholiques et sincèrement attachés à votre sainte religion, mes chers frères, pour être toujours véritablement Canadiens, et pouvoir toujours, comme aujourd'hui, sous la protection du grand St. Jean Baptiste, vous serrer autour des saints autels de la Religion et de la Patrie, en attendant que Dieu vous réunisse un jour autour du trône de sa gloire éternelle.—Ainsi-soit-il.

Nous accusons réception du Rapport de l'hon. Surintendant de l'Instruction Publique, B. C., pour l'année 1858.

DAVID TENIERS.

—Plus d'une fois, dit don Juan d'Autriche, j'ai vu de vos ouvrages, et je vous tenais en haute estime. J'avais envie de vous connaître plus particulièrement. Un gentilhomme anglais, lord Falston, en me parlant de vous, a rendu plus vif ce désir.

Le peintre répondait par de grandes révérences à l'honneur qu'on lui faisait.

—Çà, dit à son tour l'archiduc qui était grand amateur d'art, nous apportez-vous de vos œuvres, mon cher Teniers?

—Monseigneur, dit ce dernier, je n'ai pas osé me permettre de produire ici mes humbles figures de cabaret; ce sont des scènes indignes de votre attention.

—Mais nullement. La nature saisie sur le fait a un prix inestimable. Nous en avons jugé par le *Joueur de cornemuse*. Voyons, que tenez-vous là?

Le tableau d'un maître auprès duquel je ne suis qu'un pygmée; et comme c'est pour moi seul que Rubens a daigné le faire, j'ai pensé qu'il serait examiné ici avec quelque plaisir.

Les deux princes s'empressèrent en effet de profiter de la bonne fortune. Un Rubens inconnu!